

gaires. Or, il faut en convenir, Virgile et Théocrite ne faisaient point autrement.

L'ordonnance générale du poème est imitée des vieux poètes français plutôt que des Grecs et des Latins; Pindare et Théocrite n'offrent rien de tel. On pourrait, il est vrai, mettre en avant les chœurs de la tragédie grecque; mais notre poésie de la fin du moyen âge en avait repris tous les effets en les compliquant, soit qu'elle pensât réellement imiter Eschyle et Sophocle, soit plutôt qu'elle ne fit que suivre les formes hiératiques de notre grande scène religieuse, comme la tragédie grecque avait elle-même suivi les formes des représentations des temples, et comme nos cérémonies liturgiques sont calquées sur celles du monde païen.

Ce que Ronsard imite surtout des anciens, c'est leur simplicité, en quoi il ne s'écarte pas non plus du moyen âge.

Plusieurs de ses rythmes sont très-vieux, celui-ci par exemple :

Quand nous frons baigner les grasses peaux
De nos troupeaux,
Pour leur blanchir ergots, cornes et laine...

Mais combien de vers heureux mériteraient d'être signalés ! Le poète nous peint en deux traits l'aspect de la contrée au moment des guerres civiles :

La honte de mal-faire eroit entre les armes,
Et les harnois craquaient sur le dos des gendarmes
Luisaient de tous costez...
Les herbes commençaient à croître par les rues;
Oisives par les champs se rouilloient les charriures.

Plus loin, la louange de Catherine : il n'y aura berger qui, dans le transport de son culte,

Ne luy sacre aux jardins vn pin le plus espais,
Vn ruisseau le plus clair, vn ruisseau le plus frais,
Et, luy offrant ses vœux, hautement ne l'appelle
La mere de nos dieux, la française Cybelle.

Ronsard célèbre la mort de Henri II, comme Virgile avait fait, sous le nom de Daphnis, celle de Jules-César. Le sens politique domine dans l'épigramme de Ronsard, qui se termine par des conseils au jeune roi Charles IX :

Sois paré de vertus, non de pompe royale.
La seule vertu peut les grands Roys decorer.
Sois prince libéral : toute ame libérale
Attire à soy le Peuple, et se fait honorer.
Porte dessus le front la honte de mal-faire...

La pensée est ferme et noble, et l'expression est digne de la pensée.

Épigramme II. *Aluyot et Fresnet*. — Les deux interlocuteurs sont d'Aluyot et de Fresne, secrétaires d'Etat. Ils chantent, sur l'invitation du poète, leurs malheurs, Jeannette et Marie. Imité de Virgile, *passim*. Cependant quelques créations personnelles, ainsi le détail gracieux qui commence par ce vers :

Or comme tu cueillois vne fleur de ta main...

Épigramme III. *Chant pastoral*, sur les Noces de Monseigneur Charles Duc de Lorraine et de Madame Claude, fille du Roy Henri II. — Voici le début :

Vn pasteur Angevin, et l'autre Vendomois,
Bien connus des rochers, des fleuves et des bois,
Tous deux d'âge pareils, d'habits, et de houlette :
L'un bon joueur de flûte et l'autre de musette,
L'un gardeur de brebis et l'autre de chevreux,
S'écartèrent vn jour d'entre les pastoureaux,
Tandis que leur bestail paissait parmy la plaine,
Tout auprès de Meudon, au rivage de Seine...

On reconnaît Dubellay et Pierre de Ronsard, — *Bellet et Perrot*. — Ils se rendent vers la grotte de Meudon, élevée aux Muses par Charles de Lorraine. Là, ils adorent les Muses, Pallas et le petit Bacchus, qui, dans ses doigts de marbre,

Tient vn pampre chargé de grappes de raisins :
Se lavent par trois fois de l'eau de la fontaine,
Se serrent par trois fois de trois plis de verveine,
Trois fois entourent l'autre, et d'une basse voix,
Appellent de Meudon les Nymphes par trois fois,
Les Faunes, les Sylvestres et tous les dieux sauvages
Des prochaines forêts, des monts et des bocages...

Bellet défie Perrot à la lutte poétique. Celui-ci répond modestement :

Mon Bellet, il est vray que les Pasteurs d'icy
M'estiment bon Poète, et je le suis aussi ;
Mais non tel qu'est Michau, ou Lancelot qui sonne
Si bien de la musette aux rives de Garonne ;
Et mon chant au prix d'eux est pareil au pinçon
Qui veut du rossignol imiter la chanson.

Ronsard professait, bien qu'il les blâmât d'écrire en latin, une grande estime pour certains poètes latins de son temps, tels que Charles Lancelot et Michel de L'Hospital.

Ce dernier, sous le nom de *Michau*, survient, et les deux jeunes gens s'inclinent devant cette figure vénérable :

Que dites-vous, garçons, des Muses le soucy ?
Icy le bois est verd, l'herbe fleurist icy ;
Icy les petits monts les campagnes emmurent ;
Icy de toutes parts les ruisselets murmurent :
Ne soyez point oisifs, enfants, chantez tousjours ;
Mais comme auparavant ne chantiez plus d'Amours,
Elevez vos esprits aux choses bien belles,
Qui puissent après vous demeurer immortelles.

Le sujet proposé aux chants des deux poètes n'est autre que le mariage de la fille de Henri II.

A ce sujet, Ronsard se prête à lui-même des vers très-vifs, et comme on disait dès lors

dans la bonne acception, très-gaillards, qui rappellent ceux des *Gayetez*, également composés pour plaire à la cour.

Le débat est clos par le vieillard, dans une libre imitation de Virgile :

Vostre flûte, garçons, à l'aureille est plus douce
Que le bruit d'un ruisseau qui jaze sur la mousse,
Ou que la voix d'un cygne, ou d'un rossignolet
Qui chante au mois d'avril par le bois nouvelet.
De manne à tout jamais vos deux bouches soient

[pleines,
De roses vos chapeaux, vos mains de marjolaines...

Cette troisième églogue est suivie d'un *Monologue*, ou *Chant pastoral* à *Marguerite de France, duchesse de Savoie*, en vers de dix syllabes. Un berger y parle du départ de *Marguerite*, qu'il désigne sous le nom d'*Atalante* :

Petits aigneux qui paisez sous ma garde,
Plus que devant il vous faut prendre garde
De vostre peau pour la crainte des loups,
Et de bonne-heure au soir retirez-vous :
Plus ne verrez sauter parmy les prés,
Ny les Sylvestres, ny les Muses sacrées ;
Car nos pastis ne sont plus habitez
Comme ils soloient des saintes Delfes.

Épigramme IV, ou *Du Thier*. — Cette églogue, dont nous donnons le titre exact, est imitée de *Méliebe* de Virgile ; elle reproduit les quatrains satiriques de ce véritable chant *améliebe*. Bellot et Perrot, que nous connaissons déjà, chantent devant *Bellet*. — Remy Belleau, — qu'ils prennent pour juge. Bellot, — toujours cité le premier, non sans quelque délicate ironie du poète, — défie l'autre pasteur, et amplifie, traduit Virgile, dans ces vers :

Il ne faut comparer ma maistrance à la tienne,
Non plus qu'une fleur vive à des boutons cueillis :
La tienne est toute brune, et tu sais que la mienne
(Tu la vis l'autre jour) est plus blanche que liz.

On rencontre, dans les réponses de Perrot, des vers charmants, comme ceux de ce petit tableau :

Elle jetoit des fleurs sur ma bouche endormie...

Plus loin, il s'adresse aux agneaux de son troupeau :

Près des mères paisez, paisez parmy l'herbette...

Épigramme V. *Cartin, Xandrin, Lansac*. — Cette églogue n'a pas d'autre titre que ces trois noms. Le premier représente Charles IX ; le second, son frère, depuis le roi Henri III, qu'on appelait *Alexandre* dans sa jeunesse. Le troisième nom est, sans altération, le nom d'un gentilhomme. Les deux premiers pasteurs se défient au chant. *Xandrin* offre comme enjeu une tasse

Nouvellement tournée : encores elle sent
La cire et le burin : vne vigne descend
Tout à l'entour des bords, qui de raisins chargée
Est de quatre ou de cinq pucelles vendange :
L'une tient vn panier, l'autre tient vn couteau,
Et l'autre à pieds deschaux goche le vin nouveau,
Qui semble s'écouler en la tasse profonde.
A l'ombre de la vigne est une nymphe blonde
A cheveux déliés, qui se couvre le flanc,
Les cheveux et le sein d'un petit linge blanc....

On y voit ensuite deux satyres, dont l'amour fait sourire malicieusement la nymphe, et un pêcheur aux muscles tendus par le poids de ses filets.

Les deux pasteurs se répondent quatre vers par quatre vers, comme précédemment Bellot et Perrot, et rappellent *Ménalcas* et *Damatas* et l'antique précepte de la poésie pastorale :
... *Alternis dicitis ; amant alterna Camena*.

Nous aurions à citer de douces inspirations :

XANDRIN.

Herbes qui boutonnez, vertes âmes sacrées !...

CARLIN.

Que ne tiens-je en mes bras la douce pastourelle
Qui le cœur m'a ravi d'un regard gracieux !

Le premier invoque celui qui veille sur la France et sur lui, le grand dieu, le dieu Pan, — c'est-à-dire l'âme de leur père Henri II :

Pan preside aux Pasteurs, du ciel il me regarde,
Il entend ma prière.

On voit, par ces détails seuls, que Ronsard n'était point un servile imitateur des anciens poètes.

La cinquième églogue a un appendice, comme la troisième ; c'est une imitation de Théocrite : le *Cyclope amoureux*, commençant par ce vers (le premier vers exprime tout le sujet dans Ronsard et chez tous les grands poètes) :

Contre le mal d'amour qui tous les maux excède...

Polyphème s'adresse à celle qu'il aime :

O belle Galatée, ensemble fière et belle !

Il désire mourir auprès d'elle plutôt que « languir en servage » :

Vos yeux dedans les miens ont versé tant d'amour !
Que maudit soit le jour que je vous vis première
Cueillir parmy ces prés des fleurs.

Galatée est une nymphe marine. L'amoureux regrette de ne pouvoir, plongeant sous les flots,

. Voir, dessous les eaux profondes,
Quel plaisir vous avez à jeter sous les ondes.

Mœris avait dit, dans Virgile, d'après Théocrite :

Ruc ades, o Galatea : quis est nam ludus in undis ?

On trouve encore des vers gracieux :

Toujours à pleines mains je vous eusse porté
Des roses au Printemps, des coquelins en Été...

Mais le reste est, comme nous l'avons dit de l'ensemble de ces églogues, malgré leur importance et leur prix, moitié trop savant, moitié trop vulgaire.

Épigramme VI. *Sur la mort de Marguerite de France, sœur de François Ier*. — On a cité en entier ce morceau touchant dans tous les ouvrages consacrés à la mémoire de la célèbre reine de Navarre, poète elle-même et quelquefois grand poète. Nous ne rapporterons ici que l'épigramme :

Icy la Roynie sommeille,
Des Roynes la nonpareille,
Qui si doucement chanta.
C'est la Roynie Marguerite,
La plus belle fleur d'élite
Qu'onque l'Aurore enfanta.

Ici l'émotion était sincère, et l'éloge mérité.

BUCOLIQUE (BRANCHE), branche du Nil appelée aujourd'hui branche de Damiette.

BUCQUET (Louis-Jean-Baptiste), juriconsulte et littérateur français, né à Beauvais en 1731, mort en 1801. Il exerça les fonctions de procureur du roi au présidial de sa ville natale et consacra tous ses loisirs à des travaux sur l'histoire et les antiquités de son pays. La plupart de ses ouvrages sont restés manuscrits ; telle est, entre autres, son *Histoire du Beauvoisis*. Parmi ceux qui ont été imprimés, nous citerons : *Essai sur la souveraineté et sur le droit de justice qui y est attaché* (Paris, 1767, in-8°).

BUCQUET (J.-B.-Marie), chimiste, né à Paris en 1746, mort en 1780. Il professa la chimie à Paris, fut le maître de Fourcroy, et entra à l'Académie des sciences. Il a contribué aux progrès de la science, sans avoir cependant lui-même fait des découvertes importantes. Ses travaux les plus estimés sont : *Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne végétal* (1773) ; *Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne minéral* (1771).

BUCQUET (César), industriel. V. BUQUET.

BUCQUÉTIE s. f. (bu-ké-ti — de *Bucquet*, n. pr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des mélastomacées, comprenant une seule espèce, qui croît à la Nouvelle-Grenade.

BUCQUOI (Charles-Bonaventure DE LONGUEVAL, comte DE), général autrichien, né en 1561, mort en 1621. Issu d'une famille originaire de l'Artois, il servit d'abord en Espagne sous Philippe II, prit part à la guerre des Pays-Bas, se conduisit brillamment en défendant Arras et Calais, arriva rapidement au grade de général, et reçut de Philippe III l'ordre de la Toison d'Or. Etant entré au service de l'empereur Ferdinand II, il fut nommé en 1613 grand bailli du Hainaut, puis chargé de combattre le général Mansfeld, qui s'était mis à la tête des Bohèmes révoltés, au début de la fameuse guerre de Trente ans. Forcé d'abord de se replier en Autriche, Bucquoi revint bientôt après en Bohême avec Maximilien, duc de Bavière, attaqua près de Prague l'armée des protestants, qu'il défait complètement (1620), exerça dans le pays d'affreux ravages et réduisit la Moravie (1621). Envoyé ensuite en Hongrie contre Bethlen Gabor, il fit le siège de Neuhausel, et périt dans une embuscade.

BUCQUOY (Jean-Albert D'ARCHAMBAUD, comte DE) plus connu sous le nom d'*abbé de Bucquoy*, littérateur français qui a fait parler de lui plus par l'excentricité de sa vie que par le mérite de ses ouvrages, et que Gérard de Nerval a placé avec raison dans son livre des *Illuminés*. Il était né en Champagne vers 1650 ; il avait été d'abord militaire pendant cinq ans, puis il était devenu ce qu'on appelait alors *petit-maître*. Une aventure d'amour, qui eut une malheureuse issue, le jeta dans la dévotion. Il se rendit à la Trappe et se rangea sous les ordres de l'abbé de Rancé ; mais, un beau jour, lassé du silence perpétuel qu'il fallait garder, il reprit son habit d'officier, et s'en alla sans dire adieu à personne. De là il se rendit à Rouen, où il fonda une espèce de séminaire, qu'il dirigea sous le nom de *le Mort*. Fatigué aussi de ce nouvel état, il se remit en route pour courir le monde et donner carrière à son humeur aventureuse. Un jour, près de Sens, il entra dans une auberge, causa avec des faux-sauniers, et se mit à dire du mal du gouvernement, qui à ce moment ne le méritait que trop. Les faux-sauniers faisaient la contrebande du sel, et l'impôt sur cet objet de première nécessité était si excessif, qu'ils trouvaient partout des complices. Le sel était vendu deux mille trois fois sa valeur réelle, et n'était pas libre de s'en passer qui voulait ; chaque ménage devait toutes les années en acheter au roi une certaine quantité, qu'il en eût besoin ou non. Dans toutes les révoltes de provinces, c'étaient contre les employés de la gabelle que se manifestaient les violences ; mais aussi la contrebande sur le sel était punie des galères, quelquefois même de la mort. Mandrin fit longtemps ce commerce, c'est ce qui explique la popularité qui s'est attachée à son nom. Arrêté avec ces faux-sauniers, l'abbé de Bucquoy n'eut pas de peine à démontrer qu'il ne faisait pas partie de leur bande ; son affaire prenait une assez bonne tournure, quand il eut la malencontreuse idée de s'évader de la prison de Sens. Comme il le dit lui-même, il fut repris, et *fourné* dans une chaise qui le

mena à Paris escorté de douze archers. Là, il fut renfermé au fort l'Évêque, situé sur l'emplacement actuel du quai de la Mégisserie, et dont il ne tarda pas à s'échapper au péril de sa vie. Ne se croyant pas en sûreté en France, il se déguisa en marchand forain et prit la route de la Champagne pour gagner la frontière. Arrêté de nouveau à la Fère, et enfermé dans la prison de Soissons, il réussit à s'évader encore une fois ; mais comme il fuyait, il fut repris, et cette fois conduit à la Bastille, dont on ne pouvait s'échapper aussi facilement. Dans le récit qu'il a fait des événements de sa vie, l'abbé de Bucquoy donne des détails intéressants sur son séjour dans cette fameuse prison, et sur la vie qu'on y menait. On y était assez bien reçu : à votre entrée, le gouverneur vous tendait la main, vous invitait à déjeuner, puis vous faisait conduire à votre appartement. Ces égards, il est vrai, étaient pour ceux qui avaient de l'argent et qui pouvaient payer leur nourriture, que le gouverneur fournissait, et sur laquelle il faisait des bénéfices plus que raisonnables. Le gouverneur qui était à la tête de la Bastille lorsque l'abbé de Bucquoy y entra se nommait Bernaville ; lorsqu'il sortit de cette place, gorgé d'or, on calcula que ses bénéfices annuels pouvaient s'élever à 600,000 livres. Il lui était arrivé plus d'une fois de garder des prisonniers, qu'il avait ordre de remettre en liberté, pour spéculer plus longtemps sur eux. Parmi les compagnons de l'abbé de Bucquoy se trouvait un gentilhomme allemand, nommé le baron de Feken, qui avait été arrêté pour avoir dit « que le roi ne voyait qu'au travers des lunettes de Mme de Maintenon ». Plusieurs autres prisonniers avaient été embastillés pour un motif à peu près semblable ; Mme de Maintenon ne suivait pas l'exemple de la reine Catherine de Médicis, qui, ouvrant un jour sa fenêtre du Louvre, vit au bord de la Seine des soldats qui faisaient rôtir une oie, et charmaient l'attente en répétant une chanson dirigée contre elle-même. Elle se berna à leur crier : « Pourquoi dites-vous du mal de cette pauvre reine Catherine, qui ne vous en fait aucun ? C'est pourtant grâce à son argent que vous rôtissez cette oie. » Le roi de Navarre, qui se trouvait en ce moment auprès d'elle, voulait descendre pour châtier ces insolents ; elle lui dit : « Restez ici ; cela se passe trop au-dessous de nous. » Mais de tous les compagnons de captivité de l'abbé de Bucquoy, celui dont l'aventure fait le mieux connaître l'arbitraire qui régnait alors dans la justice était un homme qui avait passé toute sa vie dans les prisons d'Etat, et dont les cheveux commençaient à blanchir. Voici ce qui lui avait valu un si sévère traitement : les jésuites avaient inscrit sur la porte de leur collège de Paris un distique latin en l'honneur de Jésus-Christ. Wantant plus tard s'assurer l'appui de la cour contre les attaques de leurs ennemis, ils résolurent de donner une représentation de tragédie avec chœurs, dans le genre de celles qui réussissaient si bien à Saint-Cyr. Le roi et madame de Maintenon accueillirent avec bienveillance leur invitation, et s'y rendirent. Faute de jeunes filles, on avait fait habiller en femmes les plus jeunes élèves ; quant aux chœurs et aux ballets, il était exécuté par les sujets de l'Opéra. Le succès fut grand, et le roi, dont on avait su très-adroitement flatter l'amour-propre, fut dans un tel enchantement, qu'il permit aux révérends pères d'inscrire son nom sur la porte de leur maison. Auparavant, elle portait cette inscription : *Collegium clarum montanum societatis Jesu*, qu'on remplaça par celle-ci : *Collegium Ludovici Magni*. Le prisonnier de la Bastille, qui était alors un des élèves les plus distingués des jésuites, inscrivit sur le mur un distique dans lequel il fit remarquer malignement que le nom de Jésus avait été remplacé par celui de Louis le Grand. Tel était le crime qu'il expia par toute une vie de captivité. Donc, quel que fût le régime de la prison, quoiqu'il pût se promener dans un jardin, jouer avec ses compagnons et boire du vin généreux quand il avait de l'argent pour le payer, l'abbé de Bucquoy songea à s'évader, tentative qui passait pour impossible. Une première fois, il fut trahi par un de ses compagnons de captivité, un abbé italien qui représentait très-bien le caractère bas et lâche de certains de ses compatriotes ; la seconde fois, il fut plus heureux : après mille périls, il sortit avec deux de ses compagnons de cette redoutable forteresse, et parvint, sous un déguisement, à gagner la Suisse. Son évasion passa pour une aventure extraordinaire, et ne fit pas moins de bruit que n'en devait faire au siècle suivant celle de Casanova s'échappant des *Plombs* de Venise. L'abbé de Bucquoy passa le reste de sa vie tantôt en Suisse, tantôt en Hollande, tantôt dans le royaume de Hanovre, occupant ses loisirs à composer des traités de toute espèce ; formant aujourd'hui un plan pour l'établissement d'une république, écrivant le lendemain un traité sur l'existence de Dieu. Sur la fin de ses jours, il se préoccupa des femmes, et fit de nombreuses observations sur la *malignté du beau sexe*. C'est dans le livre consacré à ce sujet qu'on trouve cette phrase : « O femme ! l'extrait d'une côte ! fille de la nuit et du sommeil ! Adam dormait quand Dieu te fit. S'il eût été éveillé, peut-être aurait-on eu de meilleure besogne : ou bien il aurait prié le Seigneur de rendre l'os de ses os plus souple, de moins du côté de la tête. Adam aurait pu dire à Dieu : Laisse ma côte en repos, j'aime mieux être seul qu'en mauvaise compagnie. »